

### *Traquenard matrimonial*

– Jacob. Il est temps de te marier...

– Bientôt, maman, c'est promis. Je me sens de plus en plus mûr.

– Je veux des petits-enfants, mon chéri. Toutes mes amies sont plusieurs fois grand-mères. C'est un désir légitime.

– Pourquoi n'adoptes-tu pas un petit Laotien en attendant? Tu ferais d'une pierre deux coups. Il y a tant de souffrance. Tu as tant d'amour...

– Je veux un Juif!

– Un petit Fellacha, alors...

– Jacob, par pitié! Peux-tu cesser ces sarcasmes? Tu n'as donc aucune idée de la douleur d'une mère?

Après vingt-neuf années de Calvaire juif, Jacob comprenait pourtant cette notion immémoriale comme personne. Le mariage de la fille Baruch, une bossue aux cheveux carotte, battait son plein. Le jeune homme réajusta sa cravate,

traversa la piste de danse et regagna sa table, laissant Monique Stein brader à ses copines de table la chair de sa chair aînée. Sept paires d'yeux avides détaillèrent sa lassitude étudiée. Les sept jeunes femmes à marier qu'on avait volontairement placées dans son box de célibataires étaient bien décidées à jouer leur va-tout. La flétrissure les guettait. Elles étaient au paroxysme de leur fécondité. Elles devaient, dans les plus brefs délais, fonder un foyer juif et perpétuer l'espèce. Facteur aggravant à ces instincts hormono-eschatologiques, la pression des mères qui, depuis leur récente nubilité, leur rendaient la vie infernale.

– Ma fille, tu te fanes. Il est temps de te caser, jacassaient-elles en substance.

– Mais je n'ai que dix-neuf ans, maman...

La mère prenait alors un air excédé. Une telle légèreté!

– Mais à ton âge, ma chérie, je « fréquentais » déjà ton père. Les bans étaient publiés depuis belle lurette. On avait même donné des instructions au traiteur casher.

– Mais...

– Et toi, tu es toujours avec ce Gentil! Ses parents ont un vignoble dans le Bordelais. Est-ce pour ça que je t'ai envoyée trois ans au Talmud Torah? Pour me faire des petits-enfants alcooliques qui sentent le goy comme la piquette. Non, je n'ai pas mérité ça!

– Mais...

– Allez, notre peuple a déjà assez souffert. Tu veux nous dissoudre dans le désert des nations? Va parler à ce Jacob!

– Mais maman, il est froid comme tout! Je suis sûre qu'il me prend pour une idiote. Il me fait peur!

– Écoute, ma chérie. Un Juif aux yeux verts et aux boucles blondes, ça ne court pas les rues. Je veux de beaux petits-enfants. Tu es tellement noire. Il faut équilibrer les gènes.

Le regard implorant de Rebecca Mimouni se porta sur le bon Aryen dont la moue dubitative et le regard vague la terrifièrent. À des lieues de tels tourments intimes, le jeune homme, soucieux de remplir son estomac, bataillait avec sa tranche de veau bouilli qui baignait dans une sauce épaisse d'où émergeaient, tels des noyés agonisants, des champignons spongieux. Quand, suite à un geste brusque, une tache de sauce vint orner sa chemise blanc cassé, il maudit le traiteur Bet Din, dont la qualité, sous couvert de cachet rigoureux, à chaque célébration, piquait encore un peu du nez. La macédoine de saumon et légumes servie en entrée avait brillé par son insipidité. Quant à l'omelette ashkénazo-norvégienne qui suivit la semelle de veau, elle avait renouvelé l'acception du terme « indigeste ». Seule la Badoit, finalement, trouva grâce à ses yeux.

Le jeune homme se servit une flûte de champagne à la pêche. Il parvint à slalomer entre les œillades enamorées des vierges pour se fixer sur le spectacle affligeant qui se jouait sur la piste de danse. De gros barbus dont le châle de prière dégueulait de leur costume sombre entraînaient dans une folle sarabande Deborah Baruch, bientôt Gluckstein, dont la bosse ondulait suivant les sinuosités de la mélopée yiddish. Ses effluves caractéristiques de rousse vinrent envahir les otages de la table 9, pourtant raisonnablement éloignés du furieux épicentre. Son mari, un petit chauve au ventre protubérant, perdit sa kippa lors de la manœuvre. Sa calvitie luisante s'offrit ainsi aux regards hébétés de l'assistance qui suivit, lasse, la silhouette gironde et haletante dans un nouveau tour de piste, au son d'un violon hystérique et mal accordé. Jacob se promet d'éviter à l'avenir toute célébration de ce type. Il raya de sa conscience ces incontournables jalons que sont dans la vie d'un Juif circoncision, mariage et bar-mitsva. Plus jamais, même pour sa mère, il n'accepterait d'être la victime consentante de ces traquenards matrimoniaux. La Juive qui le prendrait dans ses lassos n'avait pas encore baigné dans le liquide amniotique.

## *La mère de Bambi*

L'existence de Jacob Stein pouvait se résumer à une lutte de tous les instants pour ne rien faire. Son enfance et adolescence s'avérèrent des modèles d'hédonisme apathique. L'éducation étant une vertu cardinale au sein du foyer juif, il dut se résoudre à apprendre à lire et à compter. Mais s'il avait écouté son cœur, il aurait, comme bien des fils de babyboomers désœuvrés par la mort des idéologies et la vache folle, passé son temps affalé sur un clic-clac à grignoter des chips en regardant Paris Première. Parvenu à l'âge de raison, il n'eut d'autre alternative que d'entrer dans la vie active. Ses études de journalisme, menées sur un mode mineur, avaient révélé sa jolie plume. Les heures volées au Champo, à l'Action Christine ou devant le Cinéma de Minuit de F.R.3 lui permirent de glaner une solide culture cinéphilique. À l'heure des vocations, il décida, tout naturellement, de suivre les traces de Claude Baignières et Jacques Siclier. Il serait le critique de cinéma du nouveau millénaire, l'œil intransigeant qui visionnerait sans compromission les toiles montantes du septième art. Cette idée de génie devint vite obsession. Seule cette « profession » pouvait lui permettre de suivre sa nature profonde et, comble de l'ironie, d'être rémunéré pour

vivre sa passion. C'est donc avec une frénésie inaccoutumée qu'il envoya son curriculum vitae à toutes les revues spécialisées. C'est avec une aigreur croissante qu'il essuya le refus formaté des services de ressources humaines sollicités.

« Ils n'ont donc pas conscience de ce qu'ils perdent, ronchonna le jeune homme à la lecture de la lettre type de refus en provenance de *Positif*. Quand Jacob Stein s'éveillera, ils iront tous piger pour *Pariscope*... »

Sur les conseils d'un ami chômeur de longue durée, il confia son malheur à un cabinet de consultants spécialisés dans l'insertion douloureuse des jeunes diplômés. Une fois par semaine, pendant près de six mois, il gaspilla l'argent des Stein en séances stériles de confessionnal. Sa consultante était le sosie craché d'Anne Roumanoff. Elle écoutait avec intérêt les ronchonnements de Jacob sur sa valeur sous-estimée en dodelinant de la tête à la manière des psychanalystes jungiens. Elle conseilla en définitive à Jacob de « mettre sous le boisseau son incomparable amour-propre » et de proposer ses services à un fast-food quelconque de la banlieue nord, histoire de « mettre les mains dans le cambouis » et de « se frotter à la rugosité du monde ». Furieux, Jacob quitta l'office en traitant sa conseillère de « charogne frustrée faisant son miel de l'horreur économique ». Le sosie d'Anne

Roumanoff éclata d'un rire sardonique en entamant une partie de Playstation.

Jacob, face à la pression familiale, les cris de sa mère, les soupirs de son père, l'exemple de ses frères déjà bien ancrés dans les réalités de ce monde, accepta de donner quelques semaines de sa précieuse existence à un institut de sondages par téléphone, perdu dans la jungle urbaine de Montrouge. Il perdit ses journées à réveiller des particuliers pour leur demander leurs impressions sur la construction européenne, Charles Pasqua, les produits pour les aphtes, la nourriture pour chiens. Payé au questionnaire, il gagnait tout juste, à la fin de la journée, de quoi se payer un Nuts. Quand, las de grossir le nombre des lumpenprolétaires, il truqua le questionnaire d'une femme de ménage portugaise qui lui avait raccroché au nez, il fut renvoyé sur-le-champ de l'Institut. Sous prétexte d'avoir contrevenu au code de l'éthique *Corporate*. Empli d'une rage incontrôlable, il erra, hagar, dans les rues de Montrouge et tenta, sans succès, d'étrangler un pigeon nonchalant.

Sa chance tourna dans un café de Pigalle, Les Noctambules, où il était venu descendre un demi de Pelforth après une séance de masturbation malheureuse dans l'un des cinémas spécialisés du quartier. Son teint livide et ses jolies boucles blondes éveillèrent immédiatement l'intérêt d'un trentenaire bouffi dont la mèche crantée évoquait

un terrain de golf en synthétique. Sur la scène, une épave aux santiags limées et à la banane molle massacrait quelques standards de Chuck Berry en remuant le pelvis avec une bonne volonté louable. Jacob regardait, effaré, la loque trébucher sur la scène quand une haleine avinée manqua de l'asphyxier.

– Salut...

– Salut...

On a beaucoup glosé sur les propos échangés lors des premières rencontres. Celle entre Jacob Stein et Romain Michel eut l'intensité de cette laconique entrée en matière. L'homme avait le teint couperosé, une acné persistante, le regard torve. Son abdomen de femme à terme luttait avec le rebord de la table pour s'imposer. Il toisa Jacob en battant des cils.

– Tu as l'air un peu largué.

– Je me sens toujours bizarre après une bonne toile.

Une lueur égrillarde vint animer les globes de Romain Michel.

– Une dernière séance ?

– En effet.

– Oh ! Et quel film a bien pu te mettre dans cet état de transes ?

Jacob faillit se trahir en répondant *Les Chattes sauvages*. Romain le fixait derrière ses tesson de bouteille.

– Je suis toujours tellement déçu par la production récente. Sans passer pour un vieux con nostalgique, le cinéma actuel me désespère.

Jacob jouait avec ses boucles.

– Oh, un vieux Bergman. C’est une valeur sûre.

– Oh oui, le plan épargne logement du ciné existentialiste. Allez, viens nous rejoindre.

Romain, malgré sa laideur repoussante, était entouré d’un quintet de jeunes femmes superbes. Elles passaient leur temps à se tordre de rire, incapables de résister aux calembours en rafale de l’émir boutonneux.

Un harem de choix, songea Jacob, qui ne s’était toujours pas remis des *Chattes sauvages*.

Le jeune homme, pressé par les questions en rafale de l’inquisiteur polygame, déclina son identité, l’état de sa judéité, le vide abyssal de sa vie professionnelle. Du bout des lèvres, Romain livra :

– Je suis rédac’chef de *CinéRad*.

– *CinéRad* ?

– C’est moi qui ai choisi le nom. Rad comme radical. On met la même orthodoxie à pourfendre les *blockbusters* yankees que les Soviétiques à envoyer les Koulaks au goulag...

– Oh !

– Tu piges ?

– Ben oui, j’suis pas idiot.

– Non, je veux dire, tu pigerais pour nous...

– Euh... ouais. Avec plaisir.

– T’as déjà écrit pour un canard de ciné?

– Ben... Pas depuis la fac. Mais j’ai une plume fantastique.

Romain avala avec une lenteur étudiée une gorgée de rouge.

– Testons ta subjectivité, Jacob. Quel est, pour toi, le comble du pathétique au cinéma?

Le quintet discordant retint son souffle. Le Sphinx de la presse cinéma testait l’un de ses nouveaux gitons.

– La mort de la mère dans... *Bambi*.

Le procureur acnéique exulta.

– Super, Stein. Voici ma carte. Passe me voir lundi au bureau.

### *Scones et Muffins*

– C’est une honte pour la communauté, Monique!

– Mais pas du tout, rebbe. Je suis très fière de lui.

– Il va entraîner le courroux du Tout-Puissant.

– Et moi qui vous croyais libéral!

– Boï boï boï, Monique!

Comme tous les samedis midi, Salomon Goldensturm, le rabbin de la synagogue de la rue

Pavée, venait prendre le déjeuner de Shabbat chez les Stein. C'était l'un des rares rabbins sur la place de Paris à avoir fait le vœu de célibat, pour des raisons que toute la communauté supputait mais par loyauté taisait (Goldensturm était membre du comité éditorial du mensuel déviant *Têtu*), il avait trouvé refuge dans ce foyer éruptif qui, chaque semaine, lui apportait son lot d'hétérodoxie. De plus, la carpe farcie de Monique Stein surpassait sans peine celle de Goldenberg, l'attrape-touristes de la rue des Rosiers. Ce dernier avait même envoyé un espion industriel, en la personne du tailleur Elkoubi, pour lui chiper sa recette. Manque de chance, il avait été démasqué par la perspicacité du benjamin Stein, Ilan, dont le cri strident avait alerté tout le clan, réuni dans le salon autour d'une partie de crapette hongroise. On avait renvoyé l'imposteur à ses ourlets, non sans un verre de schnaps pour la route. Le secret de fabrication de Monique Stein, tout comme celui de Coca-Cola, était jalousement gardé.

Le scandale de la semaine coïncidait avec la découverte par Goldensturm du second roman de Jacob Stein, *Scones et Muffins*, dont la « légèreté blasphématoire » avait provoqué l'ire de l'éminence lituanienne. L'histoire, assez succincte, pouvait se résumer en une partie de tennis acharnée opposant deux jeunes lords anglais. Le

vainqueur hériterait d'un somptueux manoir dans le Shropshire. Le perdant se contenterait de tondre le gazon de son maître. Le rabbin avait déjà été échaudé par le premier opus de Jacob, *Campagne Anglaise*, prétexte pour le jeune écrivain à une succession de descriptions lyriques et prétentieuses sur les rondeurs du Sussex, et ce dans un style proustien soporifique. Plus que la médiocrité de la prose, Goldensturm fustigeait le manque criminel de substance de ces deux pavés.

– Comment, avec notre patrimoine, peux-tu noircir des centaines de pages avec cette tisane insipide? s'emporta Goldensturm.

Pour le rabbin, la littérature juive ne pouvait se décliner que sur un mode tragique – les camps, les pogroms, l'Inquisition, le conflit du Proche-Orient – ou pittoresque – les falafels, les chanteuses yiddish, le gefiltefish, les grossistes de la rue de Turenne. Toute incursion hors de ces sentiers balisés portait le sceau de l'infamie.

– Mais mon fils est un génie, contre-attaqua la mère de l'écrivain. Sa prose est tellement fluide, si élégante!

Car Monique n'en revenait toujours pas d'avoir extrait de ses entrailles un écrivain. Sa famille, comme celle d'Isaac, son mari, était issue d'un shtetl de Poméranie. Elle-même n'avait appris à lire que sur le tard, « mais pas plus tard qu'Albert Einstein », comme elle le répétait à

toute occasion aux commerçants du quartier. Elle avait donc accueilli avec une fierté indicible la publication de *Campagne Anglaise* dont le succès d'estime la transporta. Quant au contenu de l'ouvrage, elle s'était arrêtée à la toute première scène, celle où le héros du roman, « John Smith, un poney tacheté » broutait « l'herbe grasseyante qui tapissait les *Downs* ». Cette entrée en matière percutante l'avait confortée dans la distinction de son aîné.

– Écoute Israël, mon fils est Un, parodiait-elle dans son lit, une fois son époux endormi.

Elle avait déjà, vingt-neuf ans plus tôt, remarqué l'anachronisme du nourrisson Jacob dont le duvet blond et les yeux d'un vert métallique le retranchaient physiquement de la communauté des Ashkénazes moyens. La sœur d'Isaac, tata Nini, s'était alors exclamée avec son tact habituel que le nouveau-né tenait plus de Goebbels que de son père.

– Tu l'as eu avec un scout d'Europe ? s'était-elle enquis, intriguée par la houppette chaume qui se dressait sur le crâne du nourrisson.

– Écoutez son babil. On dirait du mauvais cockney, avait surenchéri la sage-femme marocaine.

Par la suite, l'insouciance de Jacob, le raffinement de ses traits, la suavité de ses manières, confortèrent Monique dans ce présupposé de

dérive génétique. La naissance de ses trois frères, plus conformes au physique Stein, ne fit qu'accentuer la singularité du premier. Depuis, Monique protégeait son « nazillon » contre le mauvais œil de la communauté.

– Quel monde nous attend si les Juifs ne ressemblent plus à des Juifs ? se demandait Salomon Goldensturm, irrité par l'auréole d'aryanité qui suivait l'aîné Stein dans ses moindres déplacements. Grand Rassembleur des Juifs du Marais, il traquait le vice de forme caché dans le troupeau bêlant de ses fidèles. Or, impossible de passer outre aux boucles blondes de Jacob Stein. Son physique clair et arrogant tenait lieu de provocation. La foi oscillante du jeune homme, sa manie de remettre en cause chaque commandement avec une vanité irritante, de même qu'une assiduité des plus relatives aux offices de la synagogue, avaient fini par porter sur les nerfs de l'Officiant. Depuis les premières leçons de Talmud Torah prodiguées au jeune homme, le rabbin avait perçu des résistances à sa doxa. Il avait tenté de lui inculquer quelques versets clés tel ce passage sublime de Jérémie : « Ils sont comme des chevaux bien membrés qui courent de tous les côtés et hennissent chacun après la femme du voisin ». Jacob Stein, déjà vif, l'avait traité de « sale tantouze ». L'aîné Stein se montrait plus retors et rigide

que ses autres protégés. Qu'à cela ne tienne! Salomon finirait par le remettre au pas. La parution de *Scones and Muffins* lui donnait une nouvelle opportunité d'exercer ses talents d'inquisiteur.

– Jacob, darling. Pourquoi vagabonder dans les marécages boueux de l'imaginaire saxon? Ils sont la Matière, nous sommes l'Esprit. Pourquoi ne nous écris-tu pas, boï, boï, boï, une jolie nouvelle sur Birkenau ou l'Intifada? Là, tu feras acte d'utilité..., roucoula le rav Goldensturm tout en caressant l'échine du jeune Ilan qui se tortillait de plaisir.

Mais le jeune homme, concentré sur sa carpe farcie, refusait de prendre part à l'altercation. Depuis tout petit, il détestait les éclats de voix. Le rabbin porta son regard sur le reste de la tribu. Ilan, assis sur ses genoux, se lissait les papillotes avec le jus de la carpe. Isaac, perdu dans ses pensées, fixait la porte du Frigidaire en chantonnant une plainte de son enfance polonaise. David suçotait une arête en souriant bêtement. Quant à Simon, il lisait en cachette une biographie de Wittgenstein.

La nouvelle génération juive. Après moi, le déluge, se dit Goldensturm en balançant sans prévenir une sévère taloche sur la nuque bouclée de Jacob l'Apostat.